

Commentaire par Céline Deniger* du film *Volver*

(Espagne, 2006, écrit et réalisé par Pedro Almodovar)



Raimunda, ouvrière à Madrid, mène une vie de couple difficile, que sa relation avec sa fille et sa sœur lui permet d'affronter. Troublée par un événement tragique dont elle doit assumer les suites, elle a aussi à porter le deuil difficile de sa mère, morte dans des circonstances incertaines quatre ans auparavant. Le retour de la présumée décédée soulève le voile sur une triste histoire de famille et ressoude les trois générations dans la complicité et dans une profonde tendresse

Almodovar cinéaste espagnol prolifique, original et très personnel. Almodovar cinéaste résolument mélancolique dans plusieurs de ses films particulièrement les derniers. C'est ce versant mélancolique bien sûr que j'aborderai dans mon commentaire.-

Volver : « Revenir »

« Affronter le passé qui de nouveau fait irruption dans ma vie » dit la chanson. Revenir en arrière espérant réparer ce qui a été raté.

« Sentir » « Sentir que la vie n'est qu'un souffle, que vingt ans ne sont rien » poursuit la chanson. Annuler le temps, retrouver la mère et surtout son regard.

Un film sur le temps qui passe, mais surtout sur celui qui ne passe pas. Un film qui tente d'appivoiser la mort... la mort de l'enfance, celle de l'adolescence.

Almodovar se nourrit à trois sources principales pour ce film, trois chaînes associatives à partir desquelles il fabrique son histoire. Elles sont importantes

* Céline Deniger est psychologue et psychanalyste, membre de la société psychanalytique de Montréal

car elles jettent un éclairage particulier sur la trame du récit. De ces chaînes associatives j'ai bricolé à mon tour une histoire me laissant entraîner par mes propres associations

La première source c'est bien sûr son enfance.

Pour Almodovar, il s'agit de revenir vers les lieux de l'enfance, vers la région de la Mancha où il a grandi. Il s'agit de revenir vers le passé et surtout de revenir vers la mère. Almodovar raconte dans une entrevue accordée lors du lancement de *Volver* que ce film part du regard du petit garçon qu'il était sur la réalité qui l'entourait. C'est donc le souvenir d'un petit garçon porté sur une époque de sa vie où les femmes ont été les figures prédominantes. Il s'agit de ce passé toujours présent, mais retravaillé par le passage du temps.

Cette époque, c'est l'après-guerre dans un régime totalitaire, Franco est au pouvoir, la vie est difficile, il faut que les femmes se livrent à une gymnastique incroyable pour rejoindre les deux bouts. Almodovar a grandi entouré de femmes dont il admirait l'extrême débrouillardise. Le petit Pedro, entraîné par sa mère, participait au commerce d'écriture pour les analphabètes du village. Il écrivait leurs lettres pendant que sa mère leur lisait leur correspondance. Elle ne se gênait pas par ailleurs pour trafiquer un peu la réalité, elle pouvait embellir les messages ou atténuer les mauvaises nouvelles. Une mère à l'épreuve de tout, « capable de tirer du lait d'une burette à l'huile » disait-on dans la région de la Mancha. Une mère toute puissante ? Almodovar n'hésite pas à dire que les femmes sont tellement plus fortes que les hommes.

Sa Raimunda est un vivant hommage à sa mère, surtout dans cette magnifique scène où elle accoste ses voisines pour constituer le menu du restaurant. Scène sympathique de solidarité féminine, de générosité, de transmission du maternel. Chacune des femmes rencontrées renonce à la nourriture faite par sa propre mère et ramenée du village natal. Les possessions de la mère sont partagées sans envie et sans jalousie. Idéalisation ?

Almodovar raconte que toutes les femmes de ce film représentent une facette de sa mère. Ces femmes sont aussi inspirées des nombreuses femmes qu'il a côtoyées dans son village lorsqu'il était enfant.

Certains détails sont des reproductions fidèles du passé, des copies conformes, comme ces scènes où l'on voit la mère de Raimunda portant des bas de nylon qui s'arrêtent aux genoux, comme la propre mère d'Almodovar. La scène de la réconciliation entre Raimunda et sa mère Irene, assises l'une et l'autre sur un banc, est aussi la reproduction d'une photographie d'Almodovar et de sa mère,

les deux assis sur un banc identique, quelques années avant la mort de celle-ci, lors d'une réconciliation.

Et puis il y a les superstitions du village, la croyance dans les esprits, dans les fantômes qui reviennent hanter les vivants, l'idée qu'il faut soigner ses morts pour qu'ils fichent la paix aux vivants. - Ainsi s'entremêlent fiction et réalité chez Almodovar comme s'il lui fallait retrouver des traces de la réalité pour donner du poids à ses fictions.

La deuxième source d'inspiration est un film de Michael Curtiz, vieux film américain de 1945, intitulé *Mildred Pierce* tiré d'un livre de James Cain. Mildred est une pauvre femme qui sacrifie sa vie pour sa fille. Celle-ci profite d'elle et finit par la mépriser. Cette mère qui est une battante, à l'image de la Raimunda de *Volver*, s'est détournée des hommes pour se dédier complètement à son rôle de mère. Une mère qui aime trop. Rien ne l'intéresse, à part combler les désirs insatiables de sa fille. Mildred est tout entière tournée vers la réparation de son enfance de petite fille peu investie et pauvre. Elle comble à travers sa fille ses rêves d'accession à la classe bourgeoise, à ses facilités, à son éducation et à ses privilèges. Elle sera si aveuglée par ce projet d'auto-réparation qu'elle oubliera l'essentiel de son rôle de mère et fera de sa fille un monstre d'égoïsme. Mildred Pierce se sortira de sa misère et s'élèvera dans son statut social en reprenant un restaurant avec lequel elle fera des affaires d'or. Dans ce film, la jeune fille tuera son beau-père et la mère tentera de la sauver en s'avouant coupable du crime.

La troisième source est le film dans le film, procédé cher à Almodovar qu'il utilise déjà dans *Hable con ella* (2002). Il s'agit du film *Bellissima* de Luchino Visconti (1951) C'est ce film que visionne la mère de Raimunda tout de suite après avoir soignée et bordée son amie Augustina, atteinte d'un cancer. Dans l'extrait que nous présente Almodovar, nous voyons un papa qui raconte à sa petite fille l'histoire de Pinocchio, dont le nez s'allonge lorsqu'il conte des mensonges. Dans la pièce attenante, nous voyons la belle Anna Magnani, se préparant à aller au lit. Elle porte une camisole de dentelle noire, identique à celle que porte Raimunda dans la scène où elle avoue à sa fille Paula, que l'homme qu'elle a poignardé n'était pas son père. Un clin d'œil d'Almodovar. Pinocchio est une marionnette, un petit garçon qu'on aurait voulu idéal et qui, après avoir traversé de nombreuses épreuves, deviendra un petit garçon réel capable d'éprouver des sentiments. Pinocchio est un survivant, comme Raimunda dans le film d'Almodovar. Un survivant qui doit renoncer au mensonge pour devenir un petit garçon vivant. Pinocchio symbolise une idée

maîtresse du film qui serait que certains mensonges tuent la vie, gèlent les sentiments.

Bellissima raconte l'histoire d'une femme pauvre qui rêve à travers sa fille et pour sa fille de gloire et d'argent. Elle amène celle-ci dans un concours qui devrait permettre à un enfant d'avoir la vedette dans un film. Malheureusement, la petite fille maladroite se couvre de ridicule. Elle est précipitée dans le monde des adultes prématurément. Sa mère comprend soudain qu'elle était aveuglée par l'ambition et qu'elle ne voyait plus la petite fille réelle qu'était son enfant. Elle n'entendait plus ses besoins. Son regard change alors et devient aimant, ce qui lui permet de voir la véritable beauté de sa fille.

Venons-en maintenant à *Volver*, auquel je donnerais le sous-titre *La mère-fantôme*.

Dans *Volver*, Almodovar reprend le même thème que dans les films précédents, mais à sa façon. Ne s'agit-il pas d'une petite fille qui est le prolongement du narcissisme de sa mère, mais qui n'est pas vue par sa maman pour ce qu'elle est? Raimunda n'est-elle pas « petite », le miroir d'une maman qui veut se réparer ?

L'idée du fantôme pourrait symboliser la perte de la mère aidante. C'est là une mère devenue inutilisable, immatérielle. Une mère aveugle à sa fille. Elle n'est pas dans la réalité, elle est dans le rêve. Le réveil sera brutal.

Amenée, enfant, par sa mère qui l'imaginait déjà grande star de la chanson, Raimunda « la prunelle des yeux de sa mère », a participé à un concours de chant. Pendant que la petite fille porte le rêve de la mère, elle devient suite à son échec à ce concours, orpheline d'une vraie maman. Abandonnée, elle subit les assauts d'un père incestueux et se retrouve enceinte de lui. Elle se sauve chez la tante Paula (mère-substitut) pour cacher sa honte et ne pas décevoir la mère. La mère n'a rien vu. Elle ne comprend pas l'éloignement de sa fille. L'épouse-mère n'a rien vu, car son désir est depuis longtemps tourné vers son rêve.

C'est donc un film sur la délicate relation mère-fille et sur ses aléas. Un film sur la difficile accession au féminin pour la fille qui est hors du regard de la mère. Un film sur les filles, grandes et petites, qui sont désespérément à la recherche du regard maternel.

Un film sur l'identification...possible et impossible.

Un film sur les femmes mais aussi, si on le tourne à l'envers, comme on retourne une chemise, sur les hommes. Dans le cimetière du début du film, les femmes entretiennent leurs hommes morts car, ce sont surtout des hommes, qui dorment dans ces tombes. Ces hommes sont devenus inoffensifs malgré le vent qui souffle. Les femmes, elles, lestent les pots de fleurs avec des pierres pour résister à ce vent fou.

Hommes absents, hommes irresponsables, hommes soumis à leurs pulsions. Les hommes de ce village se laissent emporter par le vent du désir, ce vent qui rend les gens fous. Ce vent qui enflamme le village en période de grande sécheresse. L'issue est la dévastation et la mort. Constat gênant pour le spectateur. On ne peut passer sous silence cette représentation très négative de l'homme. Pour moi, elle est le corollaire de la représentation idéalisée de la femme, sinon de la mère, à laquelle nous convie Almodovar. Nous y reviendrons.

Un film sur les secrets, les mensonges, l'inceste et le meurtre.

Ce film nous donne à voir plusieurs images de la femme : la mère, la battante, la femme dans toute sa splendeur féminine, la femme-enfant, la femme en devenir, la prostituée et l'amie. Ces femmes s'agitent, se débattent, nourrissent, se protègent et protègent, elles survivent. Mais encore ? Que désirent ces femmes ? Ont-elles un sexe ? Un sexe qui désire ? N'y a-t-il pas un déni de la sexualité de la femme dans ce film ? Ont-elles lesté leur désir avec des pierres pour résister au vent fou ?

Hors de la mère, y-a-t-il un désir ?

Irene la mère fantôme, s'adressant à Sole lorsqu'elle vient s'installer chez elle, apprend que celle-ci est séparée et qu'elle vit seule, alors elle lui dit : « Avec qui une fille séparée serait-elle mieux qu'avec sa mère ? » Irene dira plus tard à Paula, sa petite fille, qu'il n'y a rien de plus terrible qu'une fille qui rejette sa mère.

Que dire de la mère qui ne peut voir sa fille réelle ?

Ma proposition est que toutes les femmes dans ce film sont en manque de mère.

Nous voyons Raimunda, l'énergique, la travaillante, celle qui s'agite, qui lutte, mais qui ne s'arrête jamais sauf en de brefs instants. Un de ces instants est le moment où dans un aéroport où elle travaille, son regard croise son reflet dans la sècheuse à linge. Le regard s'arrête, interrogateur, comme si elle ne se reconnaissait pas. Le linge tourne dans la sècheuse comme la vie de Raimunda qui est un tourbillon perpétuel. Raimunda vit dans la fuite, dans la fuite de sa souffrance et dans le silence de son secret. Rappelons-nous que quelques jours auparavant, la douleur de son drame a été brutalement ravivée, en entendant son amant s'exciter à côté d'elle à la suite de son refus d'avoir un rapport sexuel. Au retour de sa journée de travail, juste avant de retrouver sa fille qui l'attend sur le trottoir, nous voyons s'approcher l'autobus dans lequel elle arrive, et en gros plan mais très rapidement, nous apparaît une publicité sur l'autobus qui dit « Volver a sentir » ce qui se traduit par « ressentir de nouveau ».

Pour Raimunda, le cadavre de son enfance était congelé, comme le sera le cadavre de son conjoint actuel mais... le dégel vient de commencer. Le génie d'Almodovar opère. Il nous orchestre une magnifique remontée vers la vie.

Je disais que toutes ces femmes sont en manque de mère.

Le personnage de la coiffeuse, la sœur de Raimunda, Sole, diminutif de Soledad qui veut dire solitude, femme discrète et effacée, garde sa fidélité à la mère en disant dès la première scène dans le cimetière « astique bien les lettres, il faut qu'elles brillent ». On apprendra dans la scène suivante que Irene, la mère supposément morte aimait les choses qui brillent. Soledad qui n'a guère pu s'épanouir dans sa vie de femme, se retrouve en position de petite fille qui vit avec sa mère. Sole réalise que sa mère est peut-être revenue pour Raimunda et non pour elle. On imagine facilement le fait qu'elle n'ait jamais eu le même regard admiratif de la mère. Elle n'a ni la beauté ni l'éclat de son aînée. Sole se contente de ce que la mère lui donne du moment que la mère la laisse tranquille, car pour elle, Irene est un fantôme qui vient réclamer son dû. La mère aurait-elle des réclamations à lui faire ?

Irene aime ce qui brille, elle aime ce qui se voit, elle aime la représentation. On dira d'elle, lorsqu'elle joue le rôle d'une Russe, qu'elle est sans arrêt collée à l'écran du téléviseur. Irene aime vivre par procuration. Serait-elle elle-même à la recherche de son reflet ?

Au sujet du reflet, de ce qui brille, Almodovar dans une entrevue donnée à Frédéric Strauss pour les *Cahiers du Cinéma* s'expliquant sur l'abondance d'autoportraits qu'il y a dans ses photos disait la chose suivante :

C'est, pour ma part, l'envie de voir comment je change jour après jour, mois après mois. Et, au départ, c'est le produit de la solitude : je vais un peu partout, mais le plus souvent, sans personne pour prendre une photo de moi, alors je fais des autoportraits. Et maintenant, c'est devenu un réflexe qui me fait remarquer toutes les surfaces qui brillent et créent des reflets que je peux photographier : le capot des voitures, les vitres des immeubles, les miroirs bien sûr, l'écran de la télévision...

Comme si la caméra faisait office d'un regard qui l'accompagne... Almodovar parle facilement de sa solitude et de sa mélancolie ? N'est-ce pas la position de plusieurs des personnages de *Volver* ?

Toutes ces femmes sont en manque de mère...

Le très beau personnage d'Augustina condense à lui seul la douloureuse attente de ces filles/mères. Femme éteinte et triste qui entretient sa tombe en attendant la mort car toute sa vie se consume dans l'attente d'une mère qui n'a jamais été là.

Elle idéalise cette mère bohème et instable, elle conserve ses bijoux et ses objets comme des reliques sur l'autel du souvenir. Elle maintient l'illusion qu'un jour cette mère reviendra et la verra enfin. Elle se meurt d'attendre cette mère qu'elle n'a jamais vraiment eue. Augustina représente la difficulté identitaire. Elle n'a jamais pu « devenir » car elle n'a jamais été vue, elle est un fantôme d'elle-même. Le cancer représente parfaitement ce parasite que devient le passé lorsqu'il gruge de l'intérieur toute possibilité pour le présent, d'advenir. Tout son espace intérieur est « squatté », envahi par cette attente de la mère, il n'y a pas d'espace de pensée, pas d'espace de jeu. La marijuana pourrait être vue comme une automédication calmante visant à geler l'intérieur. Augustina réussira son retour à la mère en mourant dans le même lit où elle a vu le jour. Représentation magistrale de la fille jamais née.

Qu'elle entretienne sa tombe n'étonne pas, elle sait qu'elle ne trouvera la paix que dans la mort, mort vue comme un retour à la mère, thème prisé par Almodovar. Il n'y a qu'à se rappeler encore une fois, le film *Hable con ella*.

Nous voyons ces femmes qui vivent avec leurs morts, avec leur passé. La première scène du film dans le cimetière illustre bien comment la mort est

présente dans la vie des ces femmes, on pourrait dire comment le passé reste actuel et comment il faut lui payer son tribut pour le rendre inoffensif. Quel est ce tribut ? Rester des mères, des aidantes, rester dans la mère et renoncer à leur désir ?

Et comment cela se terminera-t-il ? La chaîne sera-t-elle brisée?

Voilà. Paula, la fille de Raimunda dont nous apprendrons qu'elle porte le même nom que la tante chez qui a vécu Raimunda, a les mêmes yeux que le père, le sien et celui de sa mère. Paula, fille issue de l'inceste, fille du secret, reprend à son compte la vengeance de toutes les femmes de ce film. Elle tue le père incestueux, elle tue le mari infidèle, elle tue le désir qui dérange, elle tue l'homme qui dépend de la femme, elle tue le père probablement tant aimé mais si peu aimant.

Ce qui étonne cependant, c'est que Raimunda agit comme si Paula était coupable. On pourrait pourtant penser qu'elle tue par légitime défense? Pourquoi faudrait-il dissimuler son meurtre ? Que doit-on dissimuler ? Quel secret doit-on encore enfouir sous la terre ?

Pourtant grâce au crime de Paula, la vie peut reprendre. Raimunda retrouvera un certain plaisir, elle retrouvera sa voix, elle chantera pour la première fois depuis la naissance de sa fille. On comprend donc qu'elle était une mère triste, absorbée, coupable, peut-être un peu morte.... pour Paula ? Elle retrouvera sa voix mais on se prend à espérer qu'elle retrouve aussi la parole.

Une des plus belles scènes du film est certainement celle où le chant de Raimunda réunit les femmes des trois générations à travers la musique mélancolique et les paroles de la chanson qui dit :

*Volver
Revenir.
J'ai peur d'affronter le passé qui de nouveau fait irruption dans ma vie
J'ai peur des nuits qui peuplées de souvenirs
Enchaînent mes rêves
Mais le voyageur qui fuit
Tôt ou tard cesse sa marche
Volver
Revenir
Le front fané
Les tempes argentées*

*Par les neiges du temps
Sentir
Que le regard fébrile
Errant dans les ombres le cherche et l'appelle
Vivir
Vivre
L'âme cramponnée
À un doux souvenir
Que je pleure encore une fois.*

Pour finir, une double question :

Sommes-nous devant une véritable réparation ? Pensons à la très belle scène où Raimunda regarde sous le lit et découvre sa mère avec incrédulité. Elle lui dit ? Eres tu mama ? C'est toi maman ? Tu n'étais pas morte ? Scène si touchante, je dirais après l'avoir visionné plus d'une fois... bouleversante ! La mère lui répond : « je suis revenue ma fille pour te demander pardon. » Scène winnicottienne s'il en est.

Mais quand on songe au secret qui lie maintenant Raimunda et sa fille Paula, s'agit-il plutôt d'une répétition que d'une réparation ? Le meurtre de Paco a été dissimulé et son corps enterré. Mères et filles sont liées par un nouveau secret, celui d'un meurtre, le meurtre du père. Raimunda vivait avec son silence sur l'inceste. Elle vit maintenant avec son silence sur le meurtre. Elle va d'un secret à l'autre.

Et la toute dernière scène du film :

La dernière réplique de Raimunda s'adressant à sa mère :

Mama te necessito !

Maman j'ai besoin de toi !

Je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre tant d'années sans toi ?

Et la mère de répondre,

Ne me dis pas cela Raimunda, je vais me mettre à pleurer

Et les fantômes ne pleurent pas.

Réparation ou répétition ?

Céline Deniger avril 2007

Hors commentaire :

Pour ma part je dirais qu'il y a une certaine réparation à l'intérieur d'une relation duelle mais évidemment un échec de toute triangulation.

Ajouter l'idée que les éoliennes dans la Mancha, rappellent les moulins à vent de Don Quichotte et confirment l'idée que ce film est comme un rêve, une quête illusoire : une réalisation de désir !